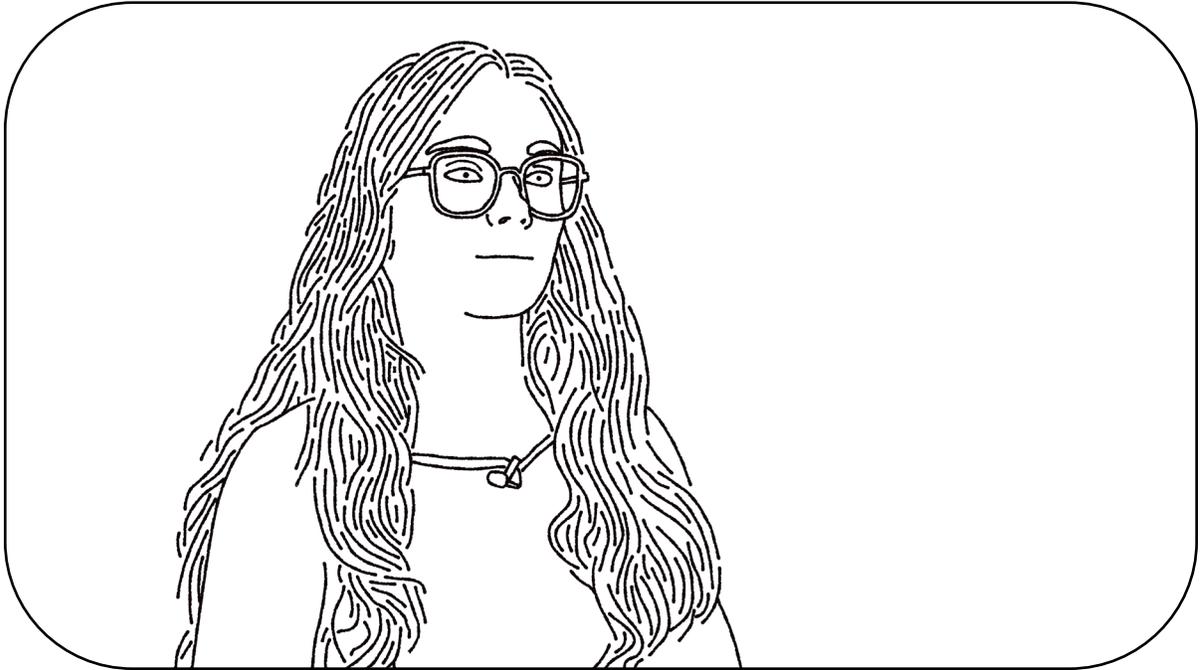


## Béatrice a peur de perdre le contrôle



### Béatrice, 18 ans

Le petit bout de ma vie que je vais vous raconter, je pense que c'est le début de ma quête d'identité.

C'est le moment de la puberté, pas le début de l'adolescence, mais vraiment la puberté. Le corps qui change, le fait qu'on change d'école. On s'en va vers autre chose. On doit acquérir de l'autonomie.

Ça faisait beaucoup de changements, et je suis une personne qui a de la misère avec les changements, parce que je suis d'une nature plus rigide. J'aime la routine ; ça me sécurise. Je suis une personne très à son affaire.

Au secondaire, il y avait beaucoup de changements. Les menstruations et tout ça. Le fait de devenir une femme. Je n'étais vraiment pas prête.



Pour moi, les choses ne se passaient pas comme il fallait. Il y avait trop d'imprévu. Donc, c'est là qu'il y a eu une cassure. C'est quand même assez précis. C'est vraiment à l'âge de 12 ans, pile-poil quand j'ai commencé le secondaire. Il y a eu une espèce de déclic dans ma tête. Il fallait que je m'arrange pour être une autre personne, et c'est là que tout a commencé.

Tout mon primaire, je ne me sentais pas à la hauteur, même si j'en faisais beaucoup. Avec le temps, j'ai associé le fait de réussir avec le fait d'être en contrôle, d'être mince et d'être belle.

Donc à 12 ans, si j'étais pour réussir ma vie, il fallait que je trouve un moyen d'être au-dessus des autres, toute puissante, en contrôle total. C'était vraiment une urgence que je ressentais de devenir une personne complètement en contrôle. De mettre les arts de côté, alors que j'aimais ça, durant l'enfance, et de m'organiser pour plaire à mes parents. Il n'y avait plus de place pour les imprévus. J'étais très insécure et je n'aimais pas le changement. Être en contrôle me rassurait énormément.

Enfant, j'étais souvent dans la lune. Tout au long du primaire, on m'a reproché mon côté lunatique et rêveur. On montrait aussi que je n'étais pas assez ordonnée ou pas assez rigoureuse. La petite fille distraite, un peu paresseuse. Ce n'était pas très bien vu dans la famille. J'étais une personne colorée, mais ce n'était pas ce qu'on voulait et ce n'était pas ce que mes sœurs étaient non plus. Mes sœurs étaient plus discrètes. Donc, je ne cadrais pas avec le reste de la famille.

Tout ce climat a été en s'amplifiant avec les années, parce qu'en secondaire un, à 12 ans, on ne comprend pas trop encore tout ce qui s'installe. J'avais pris des décisions pour être capable de tout contrôler, mais, avec le temps, les symptômes ont pris beaucoup plus d'ampleur que prévu. Comme c'étaient des comportements néfastes pour moi, ça fini par contrôler toute ma vie. Toutes mes pensées et tout mon corps. Ça été un gros chapitre.

Au secondaire, à 12 ans, j'ai arrêté de manger suffisamment. C'était volontaire. C'était mon choix. Mais pas vraiment, en fin de compte, parce que, faire ce choix... Il fallait que je sois malheureuse pour faire ce « choix ». J'ai choisi d'être anorexique. Je l'ai choisi.

Durant mon secondaire, mes parents disaient « elle fait de l'anémie », « elle est petite », « elle ne grandit pas », « elle n'a pas ses règles ». Pour eux, c'était une question de santé physique. Je pense qu'ils n'ont jamais voulu le voir jusqu'à ce que la psychologue de l'école me fasse venir dans son bureau. Qu'on fasse le ménage dans mes croyances, couche par couche, comme des pelures d'oignon, et qu'on constate finalement que ma vie était en danger, parce que j'étais rendue trop mince.

Il y a eu un signalement à la DPJ quand j'ai eu l'âge de 16 ans. Ça été un événement extrêmement marquant, parce que mes parents étaient dans le déni, et là, ça leur a été mis dans leur face, carrément : « Votre fille, c'est à ça qu'elle ressemble si on enlève ses huit chandails. Elle est malade. Elle souffre. Il faut qu'on fasse quelque chose, sinon, elle va mourir. Il faut l'amener à l'hôpital. Il faut la placer, parce qu'elle ne peut pas vivre à la maison, parce que ce n'est pas un environnement qui va l'aider. »

Mes parents se sont sentis extrêmement jugés par rapport à mon état. Comme si c'étaient de mauvais parents, comme si c'était de leur faute. Tout ça, ça été très douloureux pour eux, donc à un tel point qu'ils ont décidé de couper complètement les liens avec moi... J'étais complètement bouleversée.

Quand j'ai été placée, à l'âge de 16 ans, c'était pour me sauver. À l'hôpital, mon père a dit à la pédopsychiatre que c'était trop pour lui et qu'il n'était pas capable de m'aider. Il ne se sentait pas la force de me soutenir à travers ça. Donc, ma famille a complètement coupé les ponts avec moi.



Cette cassure s'est tellement passée vite. En plus du reste, il fallait tellement que je réussisse à survivre à ça. La peine était tellement grande. J'étais à l'hôpital, il fallait que je mange, il fallait que je prenne du poids et, en même temps, il fallait que je fasse le deuil de ma famille. Il fallait aussi que je pense à mon entrée au cégep, parce j'étais à la fin du secondaire. Il fallait que je pense à mes amis. Considérant tout ça, je n'y arrivais pas nécessairement.

C'est un moment que j'ai vécu un peu comme dans un rêve. J'ai eu l'impression d'avancer sans avoir d'émotions. Je me suis sentie comme ça jusqu'à 18 ans, pendant toute la période où j'ai été placée.

Le centre jeunesse ne pouvait pas me placer dans un foyer, parce qu'il trouvait que je n'avais pas le profil d'une jeune en difficulté et que j'étais trop proche d'avoir 18 ans. Ça m'aurait peut-être trop blessée, donc ils m'ont placée.

Tout ce temps-là, j'ai eu l'impression que j'avançais sans trop savoir comment je faisais. C'est vraiment comme si j'étais détachée de mes émotions. Ça a été tellement souffrant que je n'ai pas de souvenirs si concrets d'avoir eu de la peine pendant ce temps-là.

Tout ce temps-là, mon besoin de contrôle s'est amplifié. Ça a l'air un peu spécial, j'aurais pu me dire que ça m'avait menée là et que ça m'avait fait perdre ma famille. J'ai essayé de virer ma situation de bord, mais je ne voulais pas ressentir d'émotions. Je l'interprète de cette façon-là. De la même façon que les gens vont consommer de la drogue ou vont boire. Moi, ma façon d'éviter de ressentir, c'est de ne pas manger. En ne mangeant pas, à ce moment-là, il n'y avait plus d'émotions qui pouvaient entrer en moi.

En même temps, j'étais tellement préoccupée par ce que j'allais pouvoir manger ou ne pas pouvoir manger, à calculer et à être encore plus contrôlante pour ce que j'allais peser et à ce que j'allais avoir l'air. Je ne pensais à rien d'autre. C'était ça, ma vie. Et le reste, c'était fini, on n'en parlait plus, on n'y pensait pas. Mon trouble alimentaire a pris toute la place, vraiment.

De 16 à 18 ans, c'est une période importante de ma vie. Avec du recul, je me dis que j'aurais pu la vivre tellement différemment. C'est là qu'il aurait dû se passer quelque chose.

J'ai beaucoup d'empathie pour cette adolescente que j'étais, qui ne savait pas où elle s'en allait et qui aurait dû avoir de l'aide, mais qui n'en a pas reçue. Je pense que j'avais vraiment espoir que mes parents arrêtent de se mettre la tête dans le sable, qu'ils se lèvent et qu'ils disent : « Tu as besoin d'aide. Ça n'a pas d'allure. On est là. On t'aime. On veut juste que tu ailles bien. » J'avais besoin d'accompagnement. Il y avait tellement de conséquences qui découlaient du chemin que j'avais emprunté.

C'était horrible. Il y avait tellement de conséquences face à cette maladie-là. Je n'allais jamais avoir mes règles. Il allait y avoir cette fatigue-là. Il allait y avoir des conséquences psychologiques, physiques, sociales. C'était gros.

À 18 ans, on arrête de recevoir les services des centres jeunesse. Ça finit là. C'est sûr que j'avais une travailleuse sociale, j'avais les éducateurs qui étaient présents. Dix-huit ans, c'est l'âge où on part en appartement. Comme moi, je n'étais pas une jeune contrevenante, je ne consommais pas, j'étais hyper tranquille, les travailleurs sociaux que j'ai eus ne venaient pas me voir, parce que je n'étais pas un dossier prioritaire. Je n'avais pas besoin de beaucoup d'attention.



Donc, à mes 18 ans, ma travailleuse sociale a oublié que j'étais rendue majeure. Il fallait qu'on aille chercher des meubles, que je déménage, mais elle a oublié. Finalement, c'est une éducatrice spécialisée qui a pris le relais, qui m'a trouvé des meubles et qui m'a aidée à déménager. Il n'y avait pas personne pour moi, parce que la maladie m'avait isolée et que je n'avais plus de famille. À part les éducateurs spécialisés, je n'avais personne.

Ça a été un choc de me ramasser toute seule. Je me suis dit : « Là, tu es en appartement, tu es toute seule et, à partir de maintenant, même les éducateurs spécialisés ne sont plus là. »

Là, j'avais l'impression que ma vie n'avait plus de valeur. Ça a été très stressant parce qu'il n'y avait plus personne. Il fallait que je me débrouille.



---

**Conception  
pédagogique :**

**Geneviève Beaulieu**, ps. éd.,  
Cégep de Victoriaville

**Madeleine Veillet**, M. Ps.,  
Cégep de la Gaspésie et des Îles,  
campus de Gaspé

